



THE GIRL
IN THE FOUNTAIN

UN FILM DE ANTONGIULIO PANIZZI





THE GIRL IN THE FOUNTAIN

UN FILM DE ANTONGIULIO PANIZZI

2021 – 82 minutes
Langue : Italien – Nationalité : Italien

SALES
The Party Film Sales

Sarah Chazelle & Etienne Ollagnier
sarah.chazelle@jour2fete.com
etienne.ollagnier@jour2fete.com

Estelle De Araujo
estelle.dearaujo@thepartysales.com

PRESSE
Marie Queysanne assistée de Samuel Regnard
marie@marie-q.fr / presse@marie-q.fr

MATÉRIEL PRESSE TÉLÉCHARGEABLE
<https://www.thepartysales.com/movie/the-girl-in-the-fountain/>

the party
FILM SALES

PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE © THIEMO SANDER / GRAPHISME : BRUTE STUDIO

SYNOPSIS

RENCONTRE ENTRE DEUX MYTHES DU CINÉMA ITALIEN

Anita Ekberg est la diva par excellence, symbolisant comme personne d'autre la «dolce vita» dépeinte dans le film de Federico Fellini. Mais la célèbre scène de la fontaine de Trevi cache une vie bien plus chaotique, celle d'une actrice consumée par sa propre icône. Mêlant images d'archives et scènes reconstituées par une autre icône, Monica Bellucci, le film retrace son parcours exceptionnel, tout en dressant un double portrait d'actrices et de femmes, offrant un regard neuf sur la féminité, la célébrité et l'exposition médiatique.



NOTE D'INTENTION

D'ANTONGIULIO PANIZZI

Anita Ekberg et Monica Bellucci : la blonde et la brune, « L'iceberg » et le feu, le rétro et le moderne, la carrière météorite d'un côté et la filmographie au long cours de l'autre. Si ce n'est le génie glamour et la fibre italienne, tout semble donc opposer ces deux actrices. Leurs trajectoires finissent pourtant par se retrouver aujourd'hui, comme une évidence...

Anita Ekberg était une femme très moderne, qui tout au long de sa vie a toujours eu le courage de s'affirmer, de rester elle-même. Son destin fut marqué par un succès historique et une scène inoubliable, celle de la Fontaine de Trevi dans *La Dolce Vita*, qui fut à la fois son acmé et un tombeau. Ça n'empêche pas Anita de connaître par ailleurs une vie incroyablement romanesque, remplie de succès, de scandales, d'amours mais aussi de désillusions...

En voulant raconter le destin unique d'Anita Ekberg, nous avons ressenti la **nécessité de l'associer à une figure emblématique du présent**. Après avoir étudié le personnage, l'avoir examiné minutieusement et tenter d'accéder à son intimité, Monica Bellucci a bien saisi à quel point la vie d'Anita Ekberg sonnait fort dans le monde de 2022. Elle se retrouve ainsi aujourd'hui à interpréter une icône d'une autre époque et ce jeu entre passé et présent pourrait nous faire prendre conscience que **les femmes, dans notre société moderne, sont bien plus fortes et conscientes des choix qui leur incombent par rapport aux décennies passées**.

Aucune actrice ne pouvait, mieux que Monica Bellucci, témoigner de la violence terrible que la société peut exercer sur une star, notamment lorsque cette dernière est perçue comme un simple « sex-symbol ».

« Quel effet ça vous fait de savoir que des parterres d'hommes du monde entier vous regardent comme l'image même du sexe ? » demanda le poète Salvatore Quasimodo à Anita Ekberg en 1962. On imagine que la question aurait pu être posée à Monica Bellucci, il n'y a pas si longtemps de cela. Heureusement aujourd'hui, aucun poète ni aucun journaliste n'oserait formuler un tel propos. **La société a changé et le regard dominant n'est plus exclusivement masculin**.



BIOGRAPHIE

D'ANTOGIULIO PANIZZI

Antongiulio Panizzi est diplômé d'architecture à Rome.

De la projection il se dirige vers la réalisation, travaillant pendant plus d'une quinzaine d'années pour des grandes chaînes de télévisions italiennes, principalement pour des programmes de divertissements culturels et des docu-réalité.

En 2016, il réalise le documentaire *My Way – The Rise and fall of Silvio Berlusconi* : écrit par le journaliste américain Alan Friedman et diffusé dans le monde entier par Netflix. Le film retrace la vie de l'entrepreneur et ancien président du Conseil Italien qui a bouleversé la vie politique de son pays.

Il continue ensuite à travailler comme auteur entre Rome et New York où il met en scène le spectacle *Horatio*. Il est aussi l'auteur du programme de voyage et de découverte *Kilimandjaro* avec Camila Raznovich sur la chaîne Rai Tre.

Parmi ses derniers travaux, on trouve le documentaire *Pinao Lessons - The life and art of German Diez* sur le pianiste classique cubano-new yorkais German Diez qui, et sur la relation qui s'installe entre maître et élève. Ce documentaire a été présenté au IFC de New York et après divers festivals, a été diffusé sur Sky Classica, Tubi et Amazon Prime.



MONICA BELLUCCI

ENTRETIEN

Êtes-vous depuis toujours une grande cinéphile ?

Lorsque j'étais jeune, j'avais déjà un grand appétit pour le cinéma qui était alimenté par la télévision italienne où l'on diffusait, tous les jours, de 14h à 20h, tous les grands films. C'est comme ça que j'ai découvert Carné, Truffaut et les grands réalisateurs du monde entier. De cette manière, tous les enfants avaient accès à la culture. Mais moi, j'avais aussi la chance d'aller au cinéma avec mes parents - et même petite, quand ils ne m'emmenaient pas, ils me racontaient ce qu'ils avaient vu et je découvrais des films à travers eux.

Quelle fut votre réaction lorsqu'Antongiulio Panizzi vous a parlé de son projet ?

J'avoue que j'étais un peu surprise qu'Antongiulio pense à une méditerranéenne comme moi pour incarner une créature nordique d'Im82 avec de grands yeux bleus. Il m'a dit que si j'étais née à une autre époque, j'aurais pu être Anita Ekberg mais je crois qu'il cherchait surtout une comédienne qui représentait, en plus, une certaine image de la femme. Évidemment, ma première réaction fut de dire « oh, je ne vais pas encore jouer la femme objet » mais en discutant avec lui, j'ai finalement été séduite par sa façon très originale d'approcher le docu-fiction et son idée de mettre en parallèle ces deux femmes.

C'est comme s'il me demandait de jouer Monica Bellucci qui devenait Anita Ekberg. Il fallait montrer quel peut être le parcours d'une comédienne qui doit en devenir une autre. Il y a évidemment la préparation physique, avec le maquillage et la coiffure, mais si ça ne part pas de l'intérieur, la perruque, les lentilles de couleur et les costumes ne servent à rien. Par ailleurs, on suit aussi le dilemme de « l'actrice Monica » qui se demande si elle va accepter ce rôle ou pas. Elle hésite jusqu'à ce qu'elle fasse un rêve où l'on voit une petite fille assise sur les marches de la vraie villa d'Anita Ekberg. En voulant prendre cet enfant dans les bras, elle parvient à se mettre en contact avec Anita, à comprendre quelle femme se cache derrière la statue et quelle est sa fragilité. Le côté onirique qui se dégage de cette scène nous rapproche d'ailleurs de Fellini qui portait une grande importance à ce qu'il appelait « le travail nocturne » et écrivait souvent ses films à partir de ses rêves.

Avez-vous vu en ce film l'occasion de faire votre devoir de transmission ?

L'âge doit servir à quelque chose, non ? Et il me semblait intéressant, à mon âge, de me mettre au service d'une autre. Et puis il me paraît toujours important de savoir d'où l'on vient. Or mon amour pour le cinéma et l'inspiration que j'ai pour toutes ces actrices vient de ces films qui m'ont fait rêver et qui ont dessiné une route artistique.

Lorsque des jeunes filles viennent me voir en me disant qu'elles veulent devenir comédiennes, je leur dis qu'il faut beaucoup de passion, d'envie et qu'il faut se battre. Les projets que l'on accepte, ceux que l'on refuse, les erreurs et les succès, c'est tout cela qui fait un parcours.

De plus, le magnifique travail d'archives qui a été réalisé pour « The Girl in the Fountain » en fait, non pas un documentaire, mais un document car

au-delà de nous parler d'Anita Ekberg, il témoigne d'une époque, celle de la *Dolce Vita*. La *master class* que l'on voit dans le film est, à ce sujet, un moment de vérité : aucun jeune présent ne connaît Anita Ekberg et personne n'a vu le film de Fellini. Or j'avais à cœur de faire découvrir, à travers elle, une période du cinéma italien qui a influencé l'histoire du septième art. Fellini, Rossellini, Visconti... toute la génération d'artistes qui appartient à cette époque ont constitué, avec les Français Godard ou Truffaut, une base d'inspiration pour tous les grands cinéastes contemporains du monde.

Ce film montre aussi à quel point l'époque était plus dure pour les actrices...

Effectivement. Dans l'Italie des années 50 où les femmes ne sortaient pas en société, Anita Ekberg a déboulé comme une bombe car elle était indépendante financièrement et sortait le soir en décapotable dans des clubs où elle dansait sur les tables. A chaque fois, elle était précédée par son image car lorsqu'elle apparaissait quelque part, son corps parlait avant elle. Mais on dit aussi qu'elle était timide. Il y avait donc un contraste entre un côté très explosif et quelque chose d'intérieur.

Ça, c'est quelque chose que vous connaissez...

Que j'ai connu. Quand on est jeune, on utilise cela comme une arme car on comprend vite que la beauté permet d'accéder à ce que l'on veut. Mais avec l'âge, on passe à autre chose.

Or ce film parle d'une époque où la carrière des actrices passait très vite. Après 40 ans, même avec du talent, c'était très compliqué d'avoir accès à des rôles. Comme les footballeurs d'aujourd'hui, tout se jouait entre 20 et 35 ans ; l'expérience n'était pas valorisée car il y avait des règles précises qui portaient notamment sur le physique. Il fallait qu'une actrice représente le désir, c'était la loi du marché.

Quel rapport entretenez-vous votre image ?

Je mets une distance. Mon image, c'est une partie de moi mais ce n'est pas moi. Or j'ai toujours pensé qu'il était dangereux de confondre réalité et image. D'ailleurs, il me semble qu'entre Anita Ekberg et les hommes, il y a souvent eu confusion entre l'amour et le désir. Moi, j'ai su éviter cela. Je n'ai jamais fait de plan mais je pense qu'on ne construit pas une carrière sur son physique car la beauté va avec une forme d'inconscience : si on construit quelque chose autour d'elle, elle perd son intérêt. Et ce sont les metteurs en scène qui nous donnent l'opportunité d'accéder à ce qui nous échappe.

Vous êtes-vous déjà sentie enfermée dans une image ?

Sûrement. J'en ai peut-être un peu souffert mais pas tant que ça car je me disais que lorsqu'on était jolie et qu'on avait du succès, c'était le prix à payer.

Jouer les scandaleuses à l'écran, est-ce que ça vous amusait ?

Que ce soit dans *Irréversible*, de Gaspar Noé, ou *Malena*, de Giuseppe Tornatore, j'ai effectivement pris un certain plaisir à incarner cette image sul-



tureuse. Le principal outil de travail des acteurs étant leur corps, j'ai fait avec ce que j'avais. Mais j'ai utilisé mon corps surtout pour donner vie à de la vie.

Quel effet cela vous a fait de vous voir métamorphosée en Anita ?

J'ai trouvé ça beau. La maquilleuse et le coiffeur ont fait un travail remarquable et il y avait chez moi une vraie envie de me transformer. Et quand j'ai commencé à parler italien avec son accent suédois, je me suis dit « ça marche » !

Vous partagez avec Anita Ekberg un amour de Rome. Qu'aimiez-vous tant dans cette ville ?

Rome, c'est une magie, une énergie particulière, une lumière unique. Quand on y met les pieds, c'est difficile d'en repartir. J'y ai vécu quatre ans au début de ma carrière. J'en garde un souvenir très heureux car je découvrais le cinéma, je me suis fait beaucoup d'amis et j'ai tourné *Malena* qui a fait un beau parcours international. Ensuite, j'ai tourné *L'Appartement*, de Gilles Mimouni, qui a lancé ma carrière américaine. Au final, mon parcours est un peu hybride : je n'appartiens à aucune famille, je suis italienne mais je vis en France... où je suis considérée comme italienne.

Quels autres points communs vous êtes-vous découvert avec Anita ?

Une légèreté et une distance par rapport aux choses. Lorsqu'on voit les interviews d'Anita à la fin de sa vie, on lit sur son visage que les années ont passé, qu'il y a eu de l'alcool, mais elle se raconte toujours avec une légèreté presque enfantine, y compris lorsqu'elle aborde des épisodes dramatiques de son existence. Avant de mourir dans la pauvreté et la solitude, elle racontait, même en riant, que les hommes lui avaient tout pris et l'avaient toujours utilisée. Je pense que c'est cette distance qui lui a permis de vivre longtemps. Or je trouve que mettre une petite distance par rapport aux événements n'empêche pas de leur donner de l'importance mais permet de relativiser. Et relativiser permet de vivre tout : les succès, les échecs, les joies, les drames, le temps qui passe...

Comment vivez-vous le temps qui passe ?

Je ne l'accepte pas si mal parce que l'époque est plus douce avec les femmes plus mûres. Aujourd'hui, on peut choisir comment passer à l'âge adulte. J'adore mon métier car il me passionne et me donne des ailes mais j'aime aussi avoir les pieds sur terre. Le fait d'avoir des enfants m'aide énormément à rester ancrée et à ne pas perdre de vue l'essentiel. C'est ce que montre le film quand j'apprends mon rôle en épluchant les légumes : ce métier n'empêche pas d'être dans la vie. Et on peut être un jour une mère de famille brune et le lendemain, une blonde explosive aussi crédible.

Avez-vous sacrifié quelque chose pour votre carrière ?

Je n'ai rien sacrifié mais j'ai fait le choix, après la naissance de mes filles, de refuser des projets qui m'auraient obligé à partir longtemps. Malgré tout, je me suis parfois absentée. J'ai eu peur de manquer à mon devoir de mère à cause de mon travail mais aujourd'hui je suis soulagée de voir que mes deux filles n'ont pas fait de rejet, elles sont toutes les deux attirées par le monde artistique aujourd'hui. D'une certaine manière, elles ont vu que je faisais ce métier avec amour, qu'il m'épanouissait et qu'il y avait une vérité dans tout cela.

Voyez-vous ce film comme un dialogue entre deux icônes ?

Je me rappelle d'une époque où un producteur m'avait dit « il y a des femmes qui ne devraient pas avoir d'enfant et vous en faites partie ». Ça paraît fou, non ? Aujourd'hui, on ne pourrait plus dire ça car on sait qu'une actrice peut être à la fois dans la recherche artistique et dans la vie. A travers ces deux époques, ces deux réalités, on découvre deux manières différentes d'aborder le métier. L'espérance de vie étant beaucoup plus longue, elle offre aux femmes une autre manière d'exister dans la société. Et en ayant plus de respect pour elles-mêmes, elles imposent aux hommes de les respecter davantage. La scène finale où Monica tire à l'arc est une métaphore : elle signifie que des femmes comme Anita Ekberg nous ont appris à nous défendre.

Finalement, ce film n'est-il pas une occasion de la venger du traitement réducteur qui lui était réservé ?

Peut-être. Ce film cherche à défendre des femmes dont la beauté était si forte qu'elle a empêché de voir le talent ou l'intériorité. Anita Ekberg avait

du talent – lorsqu'elle arrivée en Italie, elle avait déjà gagné un prix d'interprétation à Hollywood - mais après *La Dolce Vita* qui a gagné la Palme d'Or à Cannes en 1960, elle est devenue une star internationale – sa réussite vient donc d'un mariage entre l'Italie et la France – et une icône.

Et en découvrant le film, qu'avez-vous ressenti ?

J'ai trouvé que dans ce petit bijou, il y avait une certaine ironie, à travers laquelle on décelait une vraie mélancolie. Car si l'on dit que la fontaine de Trévi a donné la vie à Anita Ekberg, elle s'y est noyée aussi. *La Dolce Vita* lui a tout donné mais ce rôle l'a enfermé dans une image.

Mais j'ai surtout découvert tout ce que le public va découvrir à travers mes yeux. Comme beaucoup, je n'avais d'elle qu'une image, celle d'un film et j'ai découvert qui était cette Suédoise qui a quitté son pays, toute jeune, pour aller à Los Angeles et cette femme courageuse qui a appris l'anglais et l'italien et a eu la capacité de plonger dans un monde où elle a survécu à tout.





the party
FILM SALES